INTRODUCTION
Collaboration et créativité
au sein des « salons » et
des foyers culturels de la
Renaissance

COLETTE H. WINN
ET
FRANÇOIS ROUGET

On a longtemps cru que les « salons » littéraires étaient un phénomène culturel du XVII^e siècle. S'il est vrai que les « salons » féminins connurent leur plein épanouissement au Grand Siècle, il n'empêche qu'ils virent le jour au siècle précédent. Au sens strict du terme, le terme « salon » n'entre dans la langue française qu'en 1664. À la Renaissance, il est donc sans doute impropre ou anachronique d'employer ce terme en vogue aux XVII^e et XVIII^e siècles pour désigner un cercle d'habitues se réunissant en un lieu désigné pour débattre de sujets touchant aux activités de l'esprit (poésie, éloquence, morale, etc.). Si le mot de « salon » n'apparaît en français qu'en 1664, la chose, elle, existe bel et bien avant cette date. C'est en effet en 1540 que se constitue à Paris le premier « salon » littéraire dans la demeure de Jean de Morel. Au cours de la Renaissance, le « salon » est une réunion de lettrés ou de savants chez une femme de haut rang qui avait une culture prodigieuse. Bien que la grande majorité des femmes qui tenaient « salon » aient été de sang royal (Marguerite de Valois) ou issues de la haute aristocratie (Catherine de Clermont, maréchale de Retz), quelques-unes venaient de milieux modestes (bourgeoisie de robe) comme les dames des Roches ou de milieux intellectuels particuliers (familles d'érudits) comme les filles de Morel. Leur éducation, rarissime pour l'époque, fait de ces hôtes des femmes d'exception. L'épouse de Jean de Morel, Antoinette de Loynes, qui présidait le « salon » de son mari, rue Pavée, à Paris, connaissait bien les langues anciennes ainsi que la poésie française. Ses trois filles, Camille, Lucrece et Diane, qui prirent la relève après elle, reçurent elles aussi une éducation tout à fait exceptionnelle pour des femmes de ce temps. C'est en effet le savant gantois Charles Utenhove qui en fut chargé. Camille, qui était particulièrement douée et qui composait en latin, faisait l'admiration de tous les beaux esprits qui fréquentaient son « salon ». Madeleine de l'Aubespine, dame de Villeroy, qui

tenait cercle en son hôtel près du Louvre et au château de Conflans, en région parisienne, avait gagné une telle renommée pour avoir traduit les *Héroïdes* d'Ovide et composé maints discours et poésies qu'on la comptait parmi les lumières de la cour. Madame de Retz, qui recevait dans son hôtel de Dampierre, au faubourg Saint-Honoré et, à la belle saison, au superbe château de Noisy-le-Roi, près de Versailles, était également réputée pour sa vaste culture; l'un de ses hôtes, Agrippa d'Aubigné, la considère comme une des femmes les plus doctes de son temps. Dans les milieux humanistes du Poitou, le brillant esprit des dames des Roches leur permettait de jouir d'une solide réputation. Les habitués de leur « salon » vouaient une profonde admiration à Madeleine, elle-même autodidacte, qui avait éduqué sa fille avec soin. Marguerite de Valois, qui reçut une pléiade de lettrés et de savants, d'abord à Nérac aux environs de 1580, puis à Usson entre 1586 et 1605 et, à partir de 1609, dans son hôtel, rue de Seine, en face du Louvre, possédait une vaste culture et un goût pour les lettres, à en juger par sa riche bibliothèque et les livres, très divers et parfois même érudits, qui lui furent offerts et dédiés par ses contemporains. En somme, seule une princesse lettrée ou une femme d'exception pouvait tenir cercle à la Renaissance, d'où le nombre restreint de « salons » féminins qui fleurirent à cette époque.

Le cercle des Morel réunissait les érudits du temps : les lecteurs du Collège de France (Adrien Turnèbe, Pierre de La Ramée, Michel de L'Hôpital), les poètes néo-latins comme Jean Salmon Macrin et Nicolas Bourbon, ainsi que Jean Dorat et presque tous ses élèves. La qualité et la célébrité des participants nous portent à croire qu'on y traitait plusieurs sujets (philosophie, histoire, sciences, mathématiques, art poétique, littérature) et que les discussions se tenaient sans doute en latin. Les autres « salons » qui s'ouvrirent par la suite, que ce soit le salon de Madame de Villeroy, le « salon » vert de la maréchale de Retz ou même les divers cénacles présidés par Marguerite de Valois, attirèrent eux aussi des femmes supérieures et de brillants intellectuels. Les discussions sérieuses n'y manquaient pas non plus. Toutefois, l'érudition fut remplacée par l'idéal de politesse mondaine, sans quoi ces « salons » auraient sombré dans l'oubli. Là, les productions qui virent le jour rappellent les activités galantes auxquelles les habitués se livraient (déclamations poétiques à la louange de la maîtresse de maison, discussions subtiles, jeux divers, y compris les divertissements proprement littéraires, anagrammes, quatrains épigrammatiques, énigmes, madrigaux, etc.), ainsi que l'ambiance élégante et raffinée qui y régnait. Philippe Desportes, l'un des habitués du cercle de Madame de Villeroy, célébrait son hôtesse sous le nom de Calliante. Dans le cercle de la maréchale de Retz, l'adoption de surnoms poétiques pour désigner l'hôtesse (Dictynne ou Pasithée) et ses huit nymphes

(Pistère, Callipante, Eryée, Sybille, etc.) contribuait à donner un tour galant, voire précieux, aux entretiens. Éprises de culture, intelligentes et raffinées, les hôtes de ces « salons » se plaisaient à faire de beaux discours, mais comme l'a noté Linda Timmermans : « Dans le domaine littéraire, elles donnaient la préférence à une poésie galante, aux genres mineurs qui relèvent de la tradition courtoise. [...] Elles inauguraient ainsi une pratique qui s'est révélée par la suite un moyen important d'assurer aux mondaines une influence dans la vie littéraire » (page 68). Par l'aspect galant qui déjà prédominait, les cercles intellectuels de la Renaissance préfiguraient une nouvelle génération de « salons », qui s'épanouit dès la fin du siècle d'Henri IV.

Il n'existe pas de chronique qui pourrait nous renseigner sur la vie quotidienne des « salons » d'antan. On peut glaner ici et là de maigres souvenirs laissés par quelques habitués dont Étienne Pasquier, qui décrit le « salon » des dames des Roches dans ses lettres à son ami Pierre Pithou. Mais les témoignages de ce genre sont rares. Il nous reste aujourd'hui des ouvrages multiples et variés qui ont vu le jour dans les « salons » : ouvrages présentés par les invités à leur hôtesse, comme l'album de la maréchale de Retz, ou le recueil de poésies posthume dédié à Madame de Villeroy, en témoignage de la haute estime dans laquelle était tenue la dame de maison; ouvrages où furent réunies à la demande de la maîtresse de maison les poésies composées par les habitués, comme l'album de Marguerite de Valois; ouvrages qui évoquent un incident survenu à l'occasion d'une de ces réunions comme *La Puce* de Madame des Roches, et bien d'autres qui sont encore méconnus. Œuvre de circonstance, le bouquet de poésies en langues diverses, dédié à Catherine des Roches en mémoire d'une petite puce aperçue par Étienne Pasquier sur la gorge de la demoiselle fait foi de la dynamique de ces salons. En somme, ce que ce document et les autres nous apprennent sur ces réunions de l'élite sociale du temps, c'est l'esprit de solidarité et de collaboration qui y régnait ainsi que la remarquable créativité générée par ces rencontres. C'est cette particularité du « salon » de la Renaissance que ce volume veut mettre en valeur.

Les cinq articles qui suivent analysent les rapports entre écriture et sociabilité. Le premier, de Philip Ford, reconstitue l'histoire du cercle des Morel en retraçant les trois grandes périodes d'activité de ce « salon ». Ce survol montre à quel point les mentalités ont changé dans les cercles érudits en trente ans. Témoin la place qu'y occupent les femmes savantes de la Renaissance, mais aussi et surtout la perception qu'elles-mêmes ont de leur rôle dans leur « salon ». Camille ne se contente plus du rôle passif d'animatrice de « salon » que sa mère joua entre 1540 et 1550. Plus sûre d'elle-même, elle s'autorise à prendre part aux activités salonniers au même titre que ses

invités masculins et entreprend de publier en un recueil à la mémoire de son père (*Tumulus*) les petites compositions littéraires (les siennes et celles de ses hôtes) qui y ont vu le jour.

Issue du célèbre « salon » poitevin, *La Puce* de Madame des Roches fait l'objet d'une étude minutieuse par Kendall B. Tarte. Sous un angle nouveau, elle offre un examen de l'appareil préfaciel qui permet de mettre au jour le processus de production de l'œuvre, et en particulier la collaboration active au sein de la communauté intellectuelle, pour que le recueil voie le jour. De leur côté, Jean-Philippe Beaulieu et Hannah Fournier se proposent d'esquisser l'univers relationnel de Marie de Gournay à la lumière des dédicaces, préfaces, poésies de circonstance et autres indices relevés dans ses écrits (anecdotes et références à des personnages importants qu'elle a connus). On constate, d'une part, la participation de Marie de Gournay à divers cercles cultivés du temps et, d'autre part, le rôle joué par ces lieux de sociabilité dans le développement de relations avec d'autres femmes.

Autre lieu de sociabilité intellectuelle à la Renaissance : le milieu de cour. Dans ce cadre public, le rôle culturel de la princesse rappelle à bien des égards celui de la salonnière. Comme elle protège les écrivains, leurs œuvres tendent à satisfaire son goût personnel. C'est ce que montre l'étude de Rosa Helena Chinchilla à propos de l'influence exercée par Juana d'Autriche à la cour du Portugal et à celle de l'Espagne. Par l'appui qu'elle apporta à certains des plus grands écrivains de son temps (F. L. de Granada et J. de Montemayor), cette princesse orienta l'idéal courtois, en vogue dans les « salons » de la péninsule ibérique, dans le sens de la dévotion. Protectrice des beaux esprits du temps, la salonnière ne se contentait pas d'accueillir et d'écouter ses convives. À l'instar de la princesse, Marguerite de Navarre, les dames Des Roches, Marguerite de Valois, les filles de Morel et Catherine de Clermont étaient versées dans les belles-lettres et composaient discours, vers et lettres en prose, dont certains n'ont pas encore été découverts. La comtesse de Pembroke, dont Richard Hillman rappelle le cercle littéraire, vouait une admiration pour l'œuvre dramatique de Robert Garnier qu'elle traduisit en anglais. Loin de ne briller que dans l'espace clos du « salon », l'activité intellectuelle entretenue par les femmes de la Renaissance rayonnait aussi à l'étranger.

Que ce soit en France, au Portugal ou encore en Grande-Bretagne, la vie de « salon » orchestrée par les grandes dames de la Renaissance révèle bien souvent les empreintes de celles qui voulaient se venger de leur éviction de la sphère politique.